

Héla

La mère est partie, le père un an après, je me suis sentie abandonnée, j'avais jamais pensé qu'ils partiraient, ils ont privé mes enfants de grands-parents et mon mari de beaux-parents, j'étais dégoûtée, ma mère et moi c'était fusionnel, on s'aimait comme deux copines, on faisait les courses ensemble, on s'achetait les fringues ensemble, on faisait toutes les deux un 42, parfois on se les échangeait, les maillots de bain on les achetait pour que son haut aille avec mon bas et vice versa, on partait en vacances ensemble, toujours au même endroit, on garait les deux mobil homes sur le terrain d'un fermier où on allait quand j'étais petite, mes deux filles ont appris à faire du vélo avec mon père sur le terrain, l'année où on a enterré ma mère on a emmené mon père avec nous, on s'est serrés dans le mobil home, il n'avait plus de goût à rien, il restait dans son transat toute la journée, les filles n'avaient plus besoin de lui pour le vélo, je passais du temps avec lui, je faisais des beignets des tartes et des crêpes tous les jours il adore ça, il adorait ça, on a tous pris des kilos, on est rentrés, il est parti d'une tumeur au cerveau un an après juste avant les vacances, je savais plus si on devait partir ou pas en vacances, on avait deux mobil homes, je pouvais pas imaginer de vendre celui des parents, on avait rien bougé depuis le départ de ma mère, mon père voulait pas y toucher, il vivait que par ma mère, ça me mettait en colère qu'il ait pas envie de vivre pour moi, je lui en veux de plus être là, ils m'ont abandonnée deux fois, si je suis seule, je fais que pleurer, ou manger, c'est pareil, d'un côté ça rentre, de l'autre ça sort, mon mari il essaie de me sortir pour penser à autre chose, j'ai pas envie, ça fait cinq ans, j'ai toujours pas envie, je peux pas remettre les maillots que j'achetais avec ma mère, je la revois dedans, c'est trop dur, de toute façon je fais du 50 donc, les beignets les tartes les crêpes c'est mon père, je peux pas m'en passer, j'ai appris à les faire avec ma mère, elle en faisait le samedi, moi c'est tous les jours, je dis que je les fais pour les filles, c'est moi qui les mange, les parents partis ça me bouffe et je bouffe derrière, je mange vite, ça me soûle de manger, les copines me rassurent, elles disent que je porte

bien mon poids, je suis grosse de partout, c'est équilibré, j'aurais pu partir dans l'alcool, ça aurait été pire

morts le mot est trop dur, quand je dis qu'ils sont pas là, ça me protège, ils vont revenir, ça commence à agacer mon mari, que je refuse de partir en vacances, que les deux mobil homes moisissent dans la cour des parents, il a décidé que cette année il part avec les filles avec ou sans moi, je me sens abandonnée une fois de plus, il devrait comprendre, quand je dis qu'ils sont morts c'est dur, accepter c'est déjà le dire, accepter leur mort il faut dire le mot, il faut combien de temps pour accepter? faut qu'il me laisse le temps, je fais du 50, en route pour le 52, j'ai peut-être plus trop de temps, c'est pour ça que je suis venue, je pensais pas que les parents avaient un rapport avec mon poids, si faut que j'accepte pour en sortir, je vais faire un effort, est-ce que j'ai envie d'accepter? est-ce que j'ai envie de plus souffrir? pas sûr, la souffrance ça permet de me souvenir qu'ils étaient là, ces petits moments de souffrance je les retiens parce que c'est les retenir eux, mon mari dit que je vis plus avec lui et les filles, il dit que je vis avec eux, il en a marre

je fais comme mon père

j'ai l'impression d'avoir une grotte dans le ventre, j'ai un gouffre comme si j'allais tomber dedans, je vais devenir folle, qu'est-ce qu'elle dirait ma mère de me voir comme ça, elle serait contente de savoir que je l'aime si fort ou elle m'engueulerait? je sais pas comment faire avec les crêpes et les beignets, pourquoi ils m'ont pas habituée à partir les parents, si ils m'avaient foutu un coup de pied au cul pour m'envoyer en colo, j'en serais pas là, ça les arrangeait que j'épouse quelqu'un qu'avait plus ses parents, y avait pas à partager pour Noël, on faisait tout avec eux, quand on a parlé de construire, ils ont tout de suite proposé de le faire sur leur terrain, ils étaient contents, les petites étaient contentes, tout le monde était content

ils m'ont bouffée d'amour, une copine le disait, t'es trop couvée, quand ils partiront, tu seras paumée, ma mère elle m'a couvée de ma naissance à sa mort, on est partis une fois sans eux au mariage d'un cousin de mon mari, elle appelait deux fois par jour, pour dire rien, des conneries, si je répondais pas, elle rappelait jusqu'à ce que je décroche, elle s'inquiétait de tout, de moi,

des filles, de la route, du temps, c'est pas difficile dans une vie y a toujours quelque chose qui va pas pour qu'on en parle, elle m'a couvée d'angoisse, on avait fait du 46 quelques années avant sa mort quand sa mère est partie, on s'y attendait pas, on s'est consolées dans la pâtisserie, elle a démarré un diabète, on a décidé de se mettre au régime, ça a marché

qu'est-ce que je veux, est-ce que je veux la fin de tout ça, des fois j'étais écœurée de manger, mais je voulais pas la laisser toute seule là-dedans, elle m'a jamais obligée, c'était comme si ça devait être comme ça, je pouvais pas dire non à ma mère quand elle me demandait d'en reprendre, je mangeais pour moi et pour elle, on mangeait l'une dans l'autre, d'où ça vient, sa mère lui manquait tellement, elle me manque tellement, je mange du manque.

Nous éprouvons le manque comme un vide que nous serions malgré nous poussés à remplir à perpétuité. Nous disons : c'est pour compenser. La mère manque, ou le père ou n'importe qui, je mets des crêpes et des beignets à la place, ou du saucisson pour ceux qui se disent plutôt salés ou des entrecôtes pour les viandards. Pour boucher le trou.

Est-ce si simple?

On souffre du vide en tant que vide aussi longtemps qu'on cherche en vain à le remplir.

Là-dessus tous les patients et patientes obèses sont au clair. Ils ne rempliront jamais le vide. Ils disent même que la sensation d'estomac plein ne suffit pas, il faut encore en remettre après le repas et parfois même au milieu de la nuit. Il y a parfois une délicatesse d'autodiagnostic, *je mange par peur de faire une hypo* (certains sourient en le disant).

La peur de tomber est là. Dans quel trou avons-nous peur de tomber?

Les sujets obèses savent l'inanité de leurs efforts et ils continuent, donc s'ils continuent, c'est pour maintenir ouvert le vide. Le manque de l'autre est rappelé dans le vide entretenu. On ne referme pas la tombe, on continue à voir le disparu. Nous ne pouvons pas accompagner l'autre dans la tombe. D'ailleurs nous n'en avons aucune envie. Nous nous contentons de ne plus trouver goût à rien. L'autre s'en va. Le monde se vide.

Non. Nous vidons le monde.

Et si ce vide avait une fonction double?

Appeler à être comblé pour apaiser la douleur et maintenir l'attachement au disparu et la douleur qui va avec. Se dire qu'on détricote quelque chose tout en étant sûr de le maintenir. Une fonction contradictoire, équivoque tout au moins.

j'ai un gouffre comme si j'allais tomber dedans

La patiente dit le vertige qui la saisit devant la possibilité d'avancer seule, dans un corps où il n'y aurait plus la mère. Le gouffre de l'absence a glissé en elle. Elle est effrayée de tomber dans son propre *dedans*. Elle se rattache au bord du gouffre ou à l'idée qu'il y ait un bord. La nourriture enfournée viendrait en confirmer la sensation, sitôt évanouie, sitôt à réveiller avec un autre beignet ou un bout de tarte.

À la hantise d'être avalée par le manque succède la hantise de disparaître dans la masse de nourriture absorbée, hantise de disparaître dans un gouffre intérieur, métaphore d'un estomac surdilaté.

Est-ce que c'est le gouffre du corps ou celui de l'existence ?

Quand l'autre n'est plus là pour tisser avec lui et à partir de lui notre existence, quel sens nous lui donnons, à cette existence ?

Est-ce que ma vie vaut le coup si je suis seul ou seule à la vivre ? Est-ce que ça vaut le coup de réactualiser chaque matin le désir de la vivre ? Est-ce que mon corps vaut le coup si l'autre ne l'habite plus avec moi ? Qu'est-ce qui légitime mon désir si l'autre n'est plus là pour le soutenir avec moi, voire à ma place ?

La mort d'un proche est une épreuve douloureuse parce qu'elle sépare. La séparation est irrémédiable, l'autre est mort et il manque. Une autre séparation est à faire, avec la patience du temps, une séparation d'avec la mort. Si je laisse l'autre au domaine de la mort, cessant de l'annexer à ma propre vie, alors j'ai à répondre seul, seule des choix que je fais, seul, seule de mon désir.

L'étymologie, cette science magnifique de l'origine donnée aux mots, pose pour le mot *désir* le radical *sidus*, l'astre, et le préfixe privatif *de* : *absence de l'astre*.

Désirer : *constater l'absence de l'astre*

Le désir serait une béance de possibles dépourvue de toute étoile pour nous guider. L'astre absent est aussi l'objet en fuite infinie que jamais le désir n'atteindra et grâce auquel le désir demeure désir, relançant inlassablement vers l'objet sa flèche. La béance est un vide actif. Le désir est tension et mouvement vers l'objet qui lui échappe. Il vibre en tant que désir aussi longtemps que cet objet le déborde.

Son étymologie de constat d'absence s'accompagne du regret. Regretter l'absence de l'astre. Quel astre regretterions-nous ? Celui de la première jouissance sans manque ? Dont nous n'avions aucune conscience. Il y aurait dans l'origine du désir une première dépossession. Nous aurions été déposés d'un état de plénitude, celui du nourrisson repu dans les bras de l'adulte. Nous serions aussi déposés de *l'autre* associé à cette jouissance, *un autre* dont nous dépendions totalement à notre arrivée sur terre. Celui ou celle qui a laissé sa marque et que nous avons investi(e) comme une figure dominante.

Progressivement la notion de regret s'est effacée de la définition du désir pour laisser place à la dynamique du *chercher à obtenir*.

DÉSIR

Si le désir est béance, il ouvre à notre choix orphelin des possibles inédits qui surgissent de tout changement, séparation, rupture. Qu'est-ce que je choisis ? Qu'est-ce que je décide ? Avec qui ? Avec moi ? Seul seule ? Où ?

Vers où nous porter ? Vers quel inconnu de nous-mêmes ? Quels verrous devons-nous faire sauter pour franchir le pas ?

Le choix est source d'excitation et tout autant d'angoisse (les phrases souvent entendues : j'ai peur de faire le mauvais choix, j'ai peur plus tard de le regretter, etc.). Il nous faut un certain courage. Le courage de l'inconnu. Lucien Israël ne nous laisse aucune illusion. « L'angoisse est la première manifestation tangible de l'éveil du désir* ».

Le désir est une sacrée affaire. D'angoisse.

S'aventurer au-delà des frontières déjà arpentées est une expérience difficile, déroutante. Endurer l'angoisse comme partie prenante du désir réitère une épreuve. La même à chaque fois que nous rebattons les cartes de notre vie. Épreuve insoutenable parfois. Il y a dans l'angoisse une sensation et une hantise d'étranglement, d'asphyxie, de disparition. L'angoisse est d'autant plus pénible qu'elle s'éprouve sans objet. L'objet est impossible à dire. Nous pouvons nommer les objets de la peur et nous pouvons les fuir ou nous en préserver (la peur d'un chien, la peur de l'orage, etc.), l'objet nous est extérieur. L'objet de l'angoisse est en nous et nous ne savons pas

* Lucien Israël, *Pulsions de mort*, éd. Arcanes/Érès, Paris, 2007.

où il se niche – ni si même il existe. L'angoisse et le désir sont en lisière l'un de l'autre. Leur objet respectif a quelque chose en commun, il est en fuite. Ont-ils d'ailleurs des objets distincts ?

L'expérience me fait dire que l'objet du désir et l'objet de l'angoisse ne font qu'un. L'objet inattractable du désir est bien celui qui nous angoisse.

Le désir de changer son corps et l'angoisse de ce changement sont aussi puissants l'un que l'autre chez les patients obèses. Parce qu'ils ne savent pas jusqu'où va ce changement. Ils pensaient avoir pris du poids pour une raison précise, un deuil, une séparation, un licenciement... Ils découvrent que cet événement a ouvert une brèche en eux et relancé la question : qui je vais être maintenant ? Qui je veux être maintenant que l'autre n'est plus là, maintenant que je peux m'imaginer ailleurs ? Ils découvrent qu'ils ont accroché l'angoisse à l'événement lui-même alors que c'est le vertige d'un choix et la liberté de ce choix qui génèrent l'angoisse.

L'objet qu'on croyait seul en cause est dynamité. Ce n'est plus de l'absent qu'il s'agit, la mère morte par exemple, mais du sujet faisant ses premiers pas fragiles vers des choix et des décisions dont lui seul s'autorise. Ce passage réactive une séparation, qui n'est pas seulement une séparation d'avec l'être aimé disparu ou en allé, c'est une séparation d'avec celui ou celle qu'on était avec cet être-là. On se sépare d'une façon de voir les choses et de se voir soi, qui s'est forgée au cœur de la relation et qui reste déterminée par elle.

C'est un vertige. Le vertige, qui n'est pas la peur du vide mais la peur d'avoir envie de sauter dans le vide, dit à quel point la tentation est forte de sauter et la résistance tout autant.

L'angoisse monte du précipice ouvert entre la tentation et la résistance.

Ce qui vient alors apaiser l'angoisse, c'est la pulsion. La pulsion est une poussée d'énergie qui se manifeste par une excitation suffisamment puissante pour que s'impose la nécessité de la satisfaire. La pulsion est à la frontière du physiologique et du psychique. Lacan la situe sur cette frontière.

« La pulsion c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y ait un dire* . »

Il l'évoque avec des nuances d'énonciation dans *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, et dans *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome*.

* Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome*, texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

L'excitation de la pulsion court sur le bord d'un orifice, oral, anal, sexuel, scopique...

C'est sur ce bord que l'obèse veut sentir ce qu'il met dans la bouche, c'est là qu'il y goûte. Après il envoie *illico presto* la chose dans l'estomac et ce n'est pas là qu'il en jouit. L'excitation appelant à y mettre du sucre ou quoi que ce soit d'autre donne à sentir, à éprouver, cet orifice et ses bords. À cet endroit-là il y a quelque chose de concret et de repérable qui vient mettre une limite à la béance de l'angoisse. Comme on construit une margelle à un puits. La pulsion endigue l'angoisse.

Ce n'est pas le seul bénéfice. Car l'orifice concerné, ici la bouche, devient un lieu de plaisir et une zone érogène où le sujet jouit de son corps et dans son corps. Par une dynamique d'alliance, la pulsion sexuelle fraye avec la pulsion orale dans la jouissance d'une bouche qui se remplit et déglutit.

Des patients et patientes (plus souvent des patientes) l'entendent quand ils et elles précisent

*là où je ne me contrôle plus, c'est quand je suis seul(e),
les enfants sont couchés, j'ai plus rien d'autre à faire*

Ils entendent le plaisir pris en solitaire et certaines le nomment.

manger ou me masturber à ce moment-là, c'est pareil

La pulsion est insatiable, c'est ce qui la définit aussi comme pulsion de vie. Elle agit dans une poussée constante vers un possible objet de satisfaction, toujours défaillant, toujours insuffisant dans une répétition mortifère. On peut supprimer des compulsions alimentaires. On ne supprime pas la pulsion. Heureusement!

Il s'agit de la reconnaître, de la comprendre. Comment?

La patiente qui dit *j'ai pris 12 kg depuis que ma mère est morte* associe la mère disparue à la prise de poids. Elle pose comme cause à son poids un phénomène incontrôlable et indépassable, la mort. À son insu, elle dit : je ne peux donc pas perdre ce poids puisque la mort l'a engendré. Il est nécessaire d'appeler la patiente vers des choses concrètes où la mort n'a pas sa place, comment elle organise sa vie maintenant, comment elle mange, ce qui a changé dans sa façon de manger (si quelque chose a changé), comment

elle éprouve son corps, quelle attention elle lui accorde, etc. Toutes questions qu'elle peut se représenter, auxquelles elle peut répondre et qui la découlent de la question de la mort à laquelle elle ne peut répondre. Il y a là une possibilité de lui restituer un pouvoir sur la situation. Si ce pouvoir est réel, il est pouvoir de quoi ?

De maintenir la mère en vie en se remplissant de nourriture ?

De se détruire *parce que* la mère est morte ? Le fait de formuler ces questions, de les *dire* et de les déplier ouvre un passage à la patiente qui commence à maîtriser quelque chose dans ce triangle entre la mort de la mère/la nourriture/son propre corps, ou entre sa mère/elle/la mort.

Si au moment d'enfourner un énième gâteau ou un énième bout de fromage, elle se pose crûment la question *pourquoi je veux me détruire ?* elle provoque un effet de réel, le remplissage apparaissant pour ce qu'il est et non plus comme une conséquence directe de la mort de la mère, devant laquelle elle est impuissante.

Elle pose une parole sacrilège sur un acte vécu depuis longtemps comme normal. Le *dire* va mettre une limite à la jouissance mortifère.

L'effet de réel est un choc qui dévoile les dessous d'une jouissance. Il y a une certaine violence à accepter et déclarer qu'un geste dit de plaisir est un acte d'autodestruction. Ce coup porté au déni est salutaire. S'il est porté sans jugement, sans ironie, sans condamnation.

j'avais jamais pensé qu'elle partirait

Qu'est-ce qu'il reste ?

Mourir ?

Que je meure de ta mort, mais morte je perdrai ta mort.

Si ta mort vient à manquer...

Je choisis le suicide de longue durée.

L'obésité

petit suicide

à petit feu

à petits pas